

Un bilan critique du mouvement des carrés rouges

COLLECTIF DE DÉBRAYAGE, *On s'en câlisse. Histoire profane de la grève printemps 2012, Québec, Montréal, Sabotart, 2013, 283 pages*

Philippe Boudreau

Volume 8, numéro 1, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70640ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boudreau, P. (2013). Compte rendu de [Un bilan critique du mouvement des carrés rouges / COLLECTIF DE DÉBRAYAGE, *On s'en câlisse. Histoire profane de la grève printemps 2012, Québec, Montréal, Sabotart, 2013, 283 pages*]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 8(1), 6–6.

UN BILAN CRITIQUE DU MOUVEMENT DES CARRÉS ROUGES

Philippe Boudreau

Doctorant en science politique, Université d'Ottawa

COLLECTIF DE DÉBRAYAGE
**ON S'EN CÂLISSE. HISTOIRE
PROFANE DE LA GRÈVE
PRINTEMPS 2012, QUÉBEC**
Montréal, Sabotart, 2013, 283 pages

Les grandes divisions qui caractérisent le mouvement étudiant québécois sont relativement connues, notamment celle opposant son aile plus militante (l'Association pour une solidarité syndicale étudiante – ASSÉ) à son aile plus favorable à la concertation (les deux fédérations étudiantes : FECQ et FEUQ). Sont moins connues celles traversant l'ASSÉ, en outre les clivages idéologiques opposant les tenants du traditionnel syndicalisme de combat aux éléments plus libertaires ou révolutionnaires. *On s'en câlisse* permet une incursion au cœur de la politique intérieure de l'ASSÉ et laisse entrevoir l'ampleur des désaccords y régnant quant au sens à donner à cette grève historique.

Le livre s'attaque au récit progressiste prédominant dans la littérature sur le *printemps érable*. Il veut y substituer une interprétation hétérodoxe, en vertu de laquelle le mouvement de grève aurait été détourné en bonne partie de sa trajectoire authentique et aurait débouché, en septembre 2012, sur un cul-de-sac politique. Pour faire cette démonstration, les auteurs – anonymes – procèdent à une analyse serrée des six mois de conflit, en découpant celui-ci en huit phases distinctes. L'étude de ces phases est précédée de plusieurs chapitres introductifs : un premier sur l'histoire et la géographie du Québec, un second sur la nature et le fonctionnement de l'ASSÉ, puis un troisième sur les revendications étudiantes, mettant l'accent sur l'enjeu de l'endettement.

La grande force du livre est sa relation détaillée et trépidante des principaux épisodes de la crise sociale de 2012. Trois chapitres s'avèrent particulièrement savoureux à cet égard : celui sur le déclenchement de la grève (15 février au 22 mars), celui sur l'ouverture d'une phase d'action directe, incluant l'émeute du salon Plan nord au Palais des congrès (22 mars au 20 avril) et celui sur l'enlisement du conflit, incluant la bataille de Victoriaville (20 avril au 10 mai). Chaque fois, les auteurs nous livrent des témoignages vivants et précis, donnant au lecteur la sensation d'être un témoin direct du drame qui se joue. L'analyse met en lumière les atouts et les limites des tactiques étudiantes, de même que leur articulation aux vellétés du pouvoir étatique de dominer la situation.

Étrangement, un chapitre complet est dédié à l'épisode des fumigènes dans le métro. Cet incident, somme toute anecdotique, fait

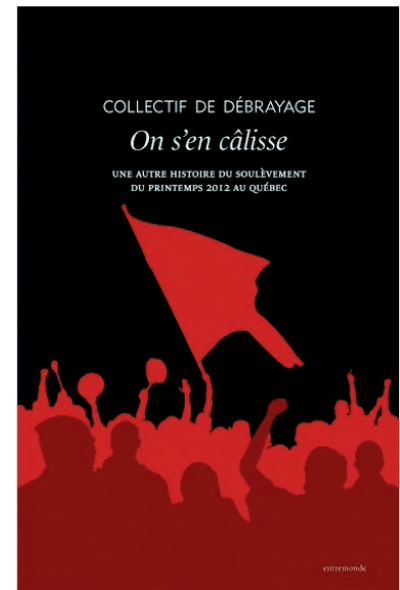
l'objet d'une attention soutenue. Les 14 pages que les auteurs lui consacrent semblent destinées d'une part à légitimer le choix de cette tactique et d'autre part à mettre au jour l'ensemble des initiatives répressives et le délire sécuritaire auxquels ce choix a donné lieu.

Avec les chapitres sur l'adoption de la loi spéciale et sur le mouvement des casseroles, la trame redevient enlevante, mais le récit affiche un penchant plus net pour l'interprétation ; les auteurs s'attachent plus systématiquement à la défense de leurs thèses. Deux d'entre elles ressortent plus clairement : la première relative à la nature du conflit social de 2012 et la seconde quant à ce qu'il en est advenu.

**Ce livre reste probablement,
au moment d'aller sous presse
(septembre 2013), le meilleur
compte-rendu disponible de ce
mémorable Printemps québécois.**

D'abord, pour les auteurs, le mouvement social généré par la lutte des carrés rouges contenait des potentialités révolutionnaires. En outre, la déferlante de casseroles témoignait de l'irruption d'un nouvel acteur, la plèbe, dont la spontanéité et la colère auraient pu – et dû – se décupler. L'indéniable résistance populaire à la loi spéciale et l'opiniâtreté de la lutte étudiante ont permis de dissoudre le vernis démocratique recouvrant les institutions judiciaires et politiques et ont fait apparaître l'État dans sa forme naturelle : l'autoritarisme. Cette mise à nu du souverain ouvrait une brèche unique dans l'histoire du Québec contemporain.

La seconde thèse complète la première : le mouvement social de 2012 a été détourné ou récupéré par des acteurs lui voulant du mal ou poursuivant des objectifs vains et inappropriés (leaders étudiants, professeurs, artistes, intellectuels, syndicats, Québec solidaire, etc.). Ces acteurs, dont les principaux défauts peuvent être – selon le cas – le réformisme, l'électorisme, l'idéalisme, le pacifisme ou le citoyennisme, auraient durant l'été 2012 obtenu des masses en colère qu'elles abandonnent la lutte et réintègrent leur rôle habituel dans la société. Cette thèse présente diverses faiblesses. Primo, en exagérant l'influence réelle que peuvent avoir certains de ces acteurs. Secundo, en niant la possibilité que plusieurs de ces acteurs se solidarisent en toute bonne foi (donc sans désir d'instrumentalisation) avec le mouvement et ses revendications. Tertio, en faisant des étudiants, et des personnes les appuyant, des êtres plus ou moins souverains, presque incapables de lire par eux-mêmes la conjon-



ture et de déterminer rationnellement la meilleure conduite à adopter.

Tout au long du livre, le Collectif de débrayage critique l'ASSÉ et ses porte-parole, remettent en question les règles démocratiques du syndicat étudiant et dénonçant ses membres qui « ne voient dans la grève qu'un moyen pour atteindre une fin (p. 234) », à savoir le gel des frais de scolarité, voire la gratuité scolaire. Les auteurs s'en prennent aux procédures et aux finalités des assemblées générales étudiantes, ces AG « demeurant l'outil de gestion normale de la vie étudiante, non un moyen de lutte ayant émergé de ses propres nécessités (p. 245) ». En lieu et place de ce cadre trop rigide de l'association étudiante dont les structures écrasent les affects et interdisent la politique passionnelle, les auteurs privilégient les petits collectifs affinitaires et autonomes.

Se dissociant de l'interprétation voulant que le verdict des urnes ait donné raison aux carrés rouges, notamment via l'annulation de la hausse des frais de scolarité le 5 septembre 2012, l'ouvrage retient plutôt ceci, parmi ses conclusions : « [...] loin de porter le coup final au mouvement, la loi spéciale lui a offert un tyran à abattre, l'occasion de déborder sa base. Et la mort du mouvement étudiant que Charest espérait léguer aux générations futures n'aura pas lieu de sitôt (p. 260) ». Si les auteurs ont possiblement raison quant aux conséquences politiques de l'adoption de la loi 78 et quant à la pérennité du mouvement étudiant, ne doit-on pas leur signaler au passage que les élections provinciales ont justement permis de trancher entre les deux camps et ont entraîné l'abrogation de la loi honnie ?

Malgré ces quelques limites, le livre reste probablement, au moment d'aller sous presse (septembre 2013), le meilleur compte rendu disponible de ce mémorable Printemps québécois. Et par-delà ses qualités narratives, il propose plusieurs réflexions légitimes sur les problèmes et les contradictions des stratégies syndicales étudiantes. Ainsi, tandis que les associations étudiantes maîtrisent bien les préparatifs et les modalités du déclenchement d'une grève générale, qu'en est-il de l'art de la mener à son terme ? Cette question centrale continuera de préoccuper longtemps le mouvement lui-même, ainsi que les spécialistes l'analysant. ❖